

AZATHOTH

Pascal Fritsch



Azathoth

Pascal Fritsch

Oeuvre publiée sous licence Creative Commons by-nc-nd 3.0

En lecture libre sur Atramenta.net

AZATHOTH

*

« Vous me voyez là, à vos cotés, vous entendez le son de ma voix, mais je vous affirme, moi, que tout cela – de l'étoile qui vient de s'allumer dans le ciel jusqu'au sol sous nos pieds – tout cela n'est que rêve et illusion, pour nous dissimuler la vérité. »

Arthur Machen : « Le grand dieu Pan »

Quand la vieillesse s'abattit sur le monde et que l'étonnement disparut de l'esprit des hommes, quand les cités grises érigèrent dans les cieux enfumés de hautes tours sinistres et laides, à l'ombre desquelles il n'était plus possible de rêver au soleil ou aux prairies fleuries du printemps, quand la science dépouilla la terre de son manteau de merveilles et que les poètes cessèrent de chanter autre chose que des fantômes déformés par leurs regards brouillés et tournés seulement vers l'intérieur, quand, donc, toutes ces choses furent arrivées, et que les désirs enfantins s'effacèrent à tout jamais des mémoires, il se trouva un homme pour effectuer un voyage hors de cette existence et partir dans l'espace à la recherche de nos anciens rêves. On sait peu de chose du nom et de l'endroit où vécut cet homme. On sait cependant qu'il était de naissance obscure. Il habitait une cité aux murs élevés, où régnait en permanence un stérile crépuscule, et dans laquelle il travaillait chaque jour dans l'ombre et le vacarme. À la fin de sa journée de labeur, il rentrait le soir dans une pièce dont la fenêtre unique donnait non sur des prés et des bois, mais sur une sombre courette, où s'ouvraient également, dans le désespoir et l'ennui, d'autres fenêtres. De sa chambre, le panorama n'offrait aux regards que des murs et d'autres fenêtres. Et il fallait se pencher pour apercevoir, dans le ciel, les petites étoiles. Et parce que

ne voir constamment que des murs et des fenêtres peut rendre fou un être intelligent et rêveur, l'habitant de cette pièce avait pris l'habitude, nuit après nuit, dans l'espoir d'y trouver autre chose que ce qui existait dans le monde éveillé et dans la grisaille des hautes villes. Au bout de quelques années il appelait les étoiles par leur nom et les suivait en imagination lorsqu'elles disparaissaient, comme à regret, de sa vue. Puis il parvint à découvrir des choses mystérieuses en fixant le ciel. Enfin, une nuit, un pont fut jeté au-dessus du gouffre profond qui séparait ces deux univers : les cieux chargés de rêves vinrent se mêler à l'air confiné de la pièce et enveloppèrent l'homme dans leur fabuleuse fantasmagorie

Les violentes lueurs violettes de minuit, toutes scintillantes de leur poussière d'or, entrèrent alors dans la chambre. Puis il y eut des tornades de sable et de feu, sorties d'espaces infinis, lourdes de parfums venus de l'au-delà. Des océans opiacés s'y déversèrent, éclairés par des soleils qu'aucun regard n'avait jamais contemplés, et portant dans leurs vagues des nymphes aquatiques et d'étranges dauphins venus des profondeurs insondables. L'Infini tourbillonna silencieusement autour du rêveur et l'emporta sans même effleurer son corps penché à la fenêtre. Et pendant des jours ignorés du calendrier des hommes, les vagues et les courants des sphères lointaines le portèrent doucement au royaume des rêves vers lesquels tout son être aspirait. Les rêves que les hommes avaient perdus. Enfin, après qu'il se fut écoulé de nombreux cycles ; ils l'abandonnèrent avec tendresse, endormi, sur le vert rivage d'un lever de soleil. Un vert rivage aux parfums de lotus et parsemé de camélias rouges.

Lorsque Charles Weston reprit enfin connaissance, il réalisa avec ravissement que les êtres informes qui régissaient ce monde venaient de lui accorder l'insigne faveur de fuir la tristesse et le malheur. Il balaya du regard l'étroite plage de sable fin, enserrée entre une mer d'un bleu aussi scintillante que le saphir, et une jungle à la fois luxuriante et tropicale. Il se décida enfin à se remettre sur ses pieds, et s'enfonça sans plus tarder à l'intérieur de ces terres inconnues.

Foulant un parterre de mousse et de plantes aromatiques, et bercé par le pépiement ininterrompu d'une multitude d'oiseaux au plumage multicolore, il ne fallut à Weston que peu de temps pour déboucher sur une plaine, immense et déboisée. Celle-ci était agrémentée d'une foultitude de demeures comme son imagination même ne lui avait jamais permis jusqu'ici d'entrevoir – sinon sous la forme du terne reflet de certaines illustrations de l'Acropole d'Athènes que, dans un passé qui lui semblait déjà lointain, il avait contemplé à la faveur d'ouvrages aux pages écornées, et qui lui avaient d'ordinaire servies à tenter de combler assez modestement le vide de son âme...

En vérité, la gigantesque mégalopole qui s'étalait sous ses yeux charmés n'était qu'une accumulation d'autant d'allées concentriques de grès rose serpentant entre des fontaines enchanteresses et de jardins qui auraient fait pâlir d'envie leurs collègues suspendus de Babylone, un assemblage parfait dans son esthétisme et sa symétrie de bâtiments aux colonnes doriques et aux frontons d'une blancheur presque aveuglante, de temples aux portiques colossaux côtoyant d'élégantes statues de héros ou de déesses dont les traits reflétaient la noblesse de l'ancien temps.

Notre homme, ayant déjà enfoui le souvenir de haute cité aux cheminées puantes qui avait toujours constitué son environnement autrefois familial, entreprit sans attendre de se perdre au sein de ce labyrinthe chatoyant, croisant à chaque pas des inconnus arborant des visages éternellement souriants, et vêtus de courtes tuniques bariolées de couleurs vives et écarlates. Son seul regret était de ne pas posséder assez d'yeux pour détailler les innombrables témoignages de cette architecture extra-terrestre, assez d'oreilles pour recueillir les échos musicaux des langages exotiques et divers qui émergeaient du bavardage de cette foule sereine et heureuse...

Ce fut pourquoi, lorsque Weston émergea de son sommeil pour comprendre qu'il reposait à nouveau sur son sordide lit dont les pieds et le dos en laiton lui rappela aussitôt les barres d'une cellule de prison, la sinistre conscience de sa véritable existence ne s'en trouva

que d'autant décuplée. Pourtant, au terme d'une interminable journée sans soleil, les vagues et les courants des sphères lointaines le rappelèrent auprès de la splendide cité aux dômes scintillants. Et les semaines qui suivirent se résumèrent à une constante alternance de jours sans couleurs et de nuits multicolores, mais sans que notre homme ne puisse jamais parvenir à demeurer pour toujours dans la ville enchantée...

Ce n'était pourtant pas faute de l'avoir tenté, mettant à profit chaque instant qu'il lui était accordé durant ses songes pour pénétrer les mystères de cette ville. C'est ainsi qu'il parvint à faire la connaissance d'un sage aux cheveux et à la barbe blanchis par les âges, et avec lequel il s'évertuait à s'entretenir durant des moments hélas pour lui trop courts dans le but d'assouvir sa curiosité sans cesse renouvelée. Il se rappela ainsi, alors qu'il errait sans fin dans les rues tristes et désolées bien depuis qu'il avait renoncé à se rendre à son lieu sordide de travail, comment un jour – car dans cet univers de beauté incarnée, le soleil semblait ne jamais vouloir se reposer – il avait accompagné l'homme au nom inconnu jusqu'au sommet d'une vertigineuse tour de Babel qui surplombait aisément les autres. En cette occasion, ils avaient tous deux contemplé avec ravissement les lieux que celle-ci surplombait, et Weston avait pu ainsi réaliser qu'en dehors de la modeste plage et de la petite jungle, la plaine et sa cité semblaient monopoliser tout ce qui s'était présenté à ses yeux. Car la Ville **était l'univers en soi** – ou, du moins, la portion de l'univers des rêves où Weston avait pris pied.

Et l'homme est ainsi fait que Charles Weston, en dépit de son émerveillement premier, commençait déjà à se lasser de cet endroit, et aspirait progressivement à faire irruption dans les autres domaines oniriques qui – il s'en persuadait chaque nuit – devaient étendre leurs frontières bien au-delà de ce qu'il pouvait en voir. En effet, avait-il fini par comprendre, la somptueuse cité dorée avait été créée par et constamment embellie par l'œuvre d'un autre rêveur, à l'imagination bien plus étendue que la sienne, un rêveur qui avait laborieusement consacré sa triste vie à élaborer ce monde étranger en s'inspirant

avec talent des quelques modèles fragmentaires que la réalité avait daigné lui offrir. Mais Weston avait également cru comprendre que l'homme ne s'en était pas arrêté là, et que rien ne s'opposait à l'existence possible d'autres cités, d'autres contrées créées non seulement par lui, mais par d'autres poètes et esthètes depuis l'aube de l'humanité. Car pourquoi une longue lignée de rêveurs n'auraient-ils pas contribué depuis la naissance de la pensée à l'élaboration d'un vaste paradis, forgés afin qu'ils puissent y trouver refuge, las comme lui de la médiocrité et de l'insignifiante banalité du monde de l'éveil ?

"Rappelle-moi, je t'en pris, comment les Anciens avant toi évoquaient l'existence de cette muraille d'ivoire étincelante, et les chose qu'ils murmuraient entre eux au sujet de ce qui s'y dissimulait au-delà !" lança-t-il au Sage.

Et, dans le même temps, son regard se perdait en direction de cette gigantesque paroi qui obstruait l'horizon dans une direction qu'il ne pouvait qualifier, car les concepts géographiques propres à notre monde étaient dénués de sens dans ce monde étranger. Mais ce dont notre homme pouvait être certain, était que cette étrange muraille faite comme d'une seule pièce n'avait pas été édiflée par hasard, et que le fait que son impressionnante hauteur surpassait même les quelques nuages qui s'effiloçaient comme autant de délicates pièces de dentelle qu'une main invisible s'amusait à déchirer avec une lenteur affectée.

"Tu te tortures l'esprit en vain et compromets par là le bonheur qui t'a été miséricordieusement accordé, mon fils ! lui répondit l'homme qui semblait deux fois plus petit que son interlocuteur en raison de l'affaissement de ses épaules, comme ployant sous le fardeau d'un âge millénaire. (En effet, le vieillard n'appelait jamais Weston par son nom, comme si son identité héritée d'un autre monde n'avait aucune importance en ces lieux). De tout ce que je puis-t-en dire, est qu'il n'est rien par-delà ce voile dont tu ne serais contraint de payer le prix de la connaissance que par un tribut trop lourd pour toi ! Il est

bien question – au cœur de nos plus anciennes légendes – de certains rêveurs de ta race qui auraient entrepris d'enfreindre cet interdit car ils avaient eu la naïveté de penser que la connaissance est une bénédiction, alors qu'elle peut bien plus souvent se révéler être une malédiction ! Tout ce que je puis encore t'en dire est qu'il n'est nul témoignage qu'aucun de ces aventuriers téméraires n'en soit jamais revenus, et qu'il semblerait aussi absurde à mes propres compatriotes d'imiter leur exemple que de se jeter à l'instant même du haut de cette tour !

-- Pourtant, » protesta Weston , comment peut-on s'abaisser à craindre ce que l'on ne connaît pas, et se défier d'un soit disant danger qui ne se trouve étayé par aucun fait concret ? Qui ne te dit pas que ces rêveurs dont tu me parles aient renoncé à revenir sur leurs pas parce qu'ils avaient découvert un monde, un univers, encore plus beau, encore plus resplendissant ?

Le vieillard secoua la tête.

- Et toi, mon ami, tu raisonnes ainsi parce que tu restes encore trop attaché aux faux concepts et aux idées reçues de ton monde d'origine ! Tu exiges des faits concrets et des preuves matérielles dans un monde qui ne l'est pas ! Tu accordes trop d'importance à l'intelligence et au travail du cerveau humain là où la sensibilité de l'âme et la puissance intuitive de nos émotions prédomine dans cet univers que tu connais mal encore ! Nous pouvons toujours passer à tes yeux pour des simples d'esprit, mais il se trouve que nous **sentons** que rien de bénéfique ne peut résulter d'une pareille entreprise ! Au demeurant, nul – aussi loin que peuvent me rapporter mes souvenirs – n'est jamais parvenu à seulement approcher, à fortiori à côtoyer le pied de cette fabuleuse muraille protectrice, même si celle-ci avoisine certaines demeures de cette cité ! Un non-sens, me rétorqueras-tu ? Non, une constatation ainsi qu'une conclusion à laquelle sont parvenus maints de nos philosophes bien plus âgés et plus sages que moi !"

Puis, le vieil homme sembla hésiter avant d'ajouter :

— Il m'en souvient pourtant de l'un d'entre eux – il était déjà aussi vieux que moi lorsque les habitants de Sumer moulèrent leurs briques d'argile crue pour édifier l'antique Nippur ! Il avançait que les portails invisibles de cette muraille titanesque s'ouvraient pourtant en de très rares occasions : lorsque certains des rêveurs dont je t'ai parlé avaient absorbé une certaine drogue, laquelle... Mais il s'arrêta là pour reprendre : Crois-moi, mon fils, pour le repos de ton âme et de ton esprit, renonces à ce moment même à ce projet absurde !"

Mais Charles Weston n'entendait point s'en laisser compter, en dépit de l'estime qu'il portait à son compagnon.

"Je te crois de bon conseil, mon ami, mais tu me parles comme si tu n'étais pas sans savoir quel est le but ultime auquel j'aspire alors que j'ai déjà eu l'occasion de t'en parler à plusieurs reprises !"

Le vieillard esqua un vague sourire, mais un sourire sans joie :

"Tu désires acquérir l'immortalité en t'établissant définitivement dans l'empire des rêves, c'est une aspiration qui n'a rien de surprenante pour moi ni rien de très originale autant que j'ai pu en apprendre sur les aspirations confuses de tes congénères qui occupent ton monde originel. Comprends-moi bien : je n'écarte pas l'hypothèse que certains de ces rêveurs aventuriers ne soient pas effectivement parvenus à réaliser ce même désir. Mais il ne leur appartient pas d'en décider ! Le portail de cette muraille est un être qui pense aussi bien que toi, et c'est lui qui choisit. Le fait-il inspiré par la bienveillance ou la malice ? Qui peut le savoir ? Son choix qui peut parfois ressembler à de la malveillance obéit à des lois dont la finalité te dépasse.

Nul en tous les cas ne peut – même au sein des habitants permanents de cette contrée du rêve – décider à sa place et aspirer à

devenir l'un des nôtres. Car le mirage que tu poursuis pourrait bien se muer en cauchemar – et l'immortalité à laquelle tu aspiras pourrait bien t'être accordée... mais à tes dépens ! Vois-tu, j'ai fini par acquérir la conviction personnelle que cette cité d'or où tu converses en ce moment même avec moi n'est peut être rien de plus que le reflet idéalisé du monde d'où tu proviens !... Mais qui pourra jamais dire si ce même monde pollué et enlaidi par l'avidité et la stupidité des hommes n'est il pas lui-même le reflet d'un autre monde encore... à savoir, en dépit de sa laideur, le reflet idéalisé d'un univers plus hideux et plus cauchemardesque encore ?"

Charles Weston cilla des yeux, saisi par le doute et l'incompréhension.

"Je te suis mal, Vénérable !"

Mais le vieillard inconnu esquissa un nouveau sourire – plus sarcastique cette fois ci.

"Tu m'as peut être mieux compris que tu ne le crois... si ce n'est ton intelligence, ce n'est ton intuition ! Ce n'est pas un secret pour quiconque ici que le démiurge qui a engendré par son esprit fécond cette cité de marbre et d'or était très certainement un bien plus grand rêveur que toi – sans doute l'un des plus grands ! Et pourtant, cet homme qui s'enfonça dans les profondeurs glacées de Kadath et le plateau désert de Leng - des endroits bien plus horribles que tu ne saurais jamais imaginer – n'osa jamais franchir le portail, même si d'aucuns disent qu'il l'entrouvrit légèrement pour y jeter un timide coup d'œil ! Oui, ce compatriote à toi qui naquit à Providence devait savoir ce qu'il faisait lorsqu'il décida de doubler la hauteur de ces murailles afin d'éviter à d'autres ce qu'il y avait entrevu ! »

Mais il suffisait à Charles Weston de revivre à l'heure de son réveil son calvaire quotidien pour que son désir de quitter à jamais la cité grise et informe pour partir à la rencontre de l'inconnu ne se renforce chaque jour. Il est vrai que ses premières tentatives

s'avérèrent être infructueuses, et, comme le lui avait confié le Sage, il ne parvenait jamais à atteindre le pied de cette gigantesque muraille... comme si, là aussi, d'autres lois, celles de l'espace ou de l'orientation géographique, s'évertuaient à défier toutes celles à laquelle il avait si longtemps adhéré. Il en vint même à maudire le vieillard inconnu, allant jusqu'à l'accuser d'orgueil ou de jalousie parce qu'il s'obstinait toujours à refuser de lui apprendre comment se procurer la drogue nécessaire pour franchir le portail. Sans doute aucun, maugréait-il en son for intérieur, il était trop hanté par l'idée que quelqu'un puisse lui prouver que sa défiance de ce qui se trouvait au-delà de la muraille était totalement injustifiée...

Néanmoins, au terme de semaines qui lui parurent correspondre à une éternité, il parvint enfin par des moyens interdits à retrouver la recette qui lui permit de composer la drogue en question, celle-là même qui avait su transporter le Yéménite prétendu fou Abdul al-Hazred dans la cité perdue d'Irem, « la cité des Piliers ». Et le soir même où il absorba la drogue en question, les vagues des sphères lointaines l'emportèrent cette fois ci bien plus loin qu'il n'était jamais allé, et le déposèrent à deux pas du portail d'airain qui prétendait interdire aux habitants même de la cité de franchir la paroi sensée les protéger d'un péril sans nom.

À sa grande surprise, l'un des deux vantaux du portail s'entrouvrit sans peine sous la poussée pourtant hésitante de sa main. Mais sans doute était-il effectivement un moins grand rêveur que ce compatriote de Providence dont lui avait parlé le vieil homme, car il n'entrevit à la faveur de cette ouverture qu'un voile épais de ténèbres impénétrables. C'est comme si le seul moyen pour lui de savoir résidait dans la décision de poursuivre plus avant, sans aucun espoir de retour pour lui.

Il jeta un bref regard en arrière et vit certains habitants de la cité manifester de grands signes de frayeur tout en le désignant du doigt. Mais Weston n'eut qu'à se ressouvenir un seul instant de la ville grise aux hautes tours sinistres pour que cette décision ne se

concrétise. Et il s'élança au travers du portail après en avoir écarté le vantail un peu plus avant de passer de l'autre côté. A l'instant qui suivit, il perçut le bruit de ce dernier se refermer brutalement derrière lui.

La première impression qui saisit Charles Weston ne fut pas la peur... mais la surprise, puis la déception. En effet, il avait presque tout imaginé à l'heure de réaliser l'acte suprême. Et pourtant, alors que les voiles ténébreux se dérobaient pour illuminer l'endroit d'une clarté blafarde, ce qui s'étala brusquement sous ses yeux échappa à toutes ses prévisions...

Il venait en effet de réintégrer sa propre chambre, sa prison de béton au sein même de la ville industrielle et moderne qu'il avait tant appris à haïr ! Il encercla du regard le décor si familier et si pitoyable du monde de l'éveil auquel il avait espéré pouvoir échapper à jamais.

Il aperçut tour à tour le lit aux draps froissés ressemblant à des linceuls et orné de ses traditionnels barreaux de laiton, puis le papier peint délabré au point qu'il en était devenu incolore, la fenêtre du côté est qui donnait sur la même et invariable avenue encore bruyante du fait du passage des automobiles, même à cette heure de la nuit. Et enfin il vit l'insipide fenêtre opposée aux carreaux sales à travers laquelle il avait tant de fois scruté les rares étoiles qui surplombaient la courette envahie par les ténèbres. Les dieux sarcastiques régissant cet univers avaient ils entrepris de lui jouer l'un de leurs plus mauvais tours ?

Et pourtant, alors même qu'il contemplait en dernier la fenêtre de l'ouest surplombant de trois étages la misérable courette, la surprise qui se saisit à nouveau de lui contribua à le faire même douter de cette ultime conviction.

En effet, un homme s'évertuait avec difficulté à contempler le ciel au travers de cette fenêtre, comme lui-même l'avait toujours fait. Et cet homme, quoique entrevu partiellement de dos, n'était personne

d'autre que lui-même.

« Ainsi , songea-t-il, alors que je croyais évoluer au sein des sphères du rêve telles que nous pouvons les concevoir à l'heure où j'étais sensé reposer dans mon lit, mon aventure aux séquences multiples n'en constituait visiblement qu'une. Et toute cette période d'alternance entre l'éveil et le sommeil que je croyais s'être produite sur des semaines, voire des mois, n'a peut être jamais duré qu'une fraction de seconde. Le pont s'est jeté au-dessus du gouffre à l'heure où j'étais penché au-dessus de cette fenêtre. Il est toujours présent l'instant suivant alors que je tente toujours en réalité de scruter les maigres étoiles qui sillonnent le ciel nocturne... Mais alors, qu'en est il de cette fabuleuse cité d'or, de marbre et d'ivoire que j'ai lentement cru apprendre à connaître, et du secret que dissimule cette titanique muraille de blancheur immaculée ? »

Mais Charles Weston n'eut pas l'occasion de méditer plus longtemps au sujet de cette singulière aberration, car – avant même de pouvoir le constater par le biais de ses cinq sens qui avaient toujours été restés en éveil – il sentit confusément, ou pressentit, d'une manière lente et diffuse, la survenance d'un changement qui sembla affecter le décor qui l'entourait.

Au début, son esprit rationnel lui suggéra que ce changement consistait en un progressif obscurcissement de la pièce, les ombres occultant presque de manière bienveillante. Et que la lumière mortuaire qui éclairait sa cellule n'était que la résultante du passage d'un quelconque nuage qui écliprait la lune, car aucune lampe n'était allumée en cet instant.

Mais notre homme réalisa presque aussitôt après que, de toute manière, aucun rayon lunaire n'avait jamais été en mesure de pouvoir faire irruption dans sa chambre. Et que l'obscurcissement d'une chambre ne justifie en rien l'impression que les objets morts qui vous environnent puissent être en état de trembler de manière d'abord imperceptible, puis de plus en plus prononcée, à mesure que vous

vous mettez à les fixer de manière de plus en plus intense.

L'homme secoua la tête, comme pour dissiper ce qu'il aurait pu attribuer à une simple trouble visuel. Pourtant, bien au contraire, l'altération en question ne fit que s'accélérer, renforcée maintenant par l'émergence d'un nouveau phénomène – auditif, celui-ci. Car un lointain grondement diffus résonna à ses oreilles. On aurait dit le bruit suscité par une gigantesque cataracte – et non pas seulement une, mais des dizaines, des centaines d'entre elles, se déversant autour de lui. Et celles-ci ne se déversaient pas de concert, mais chacune d'elles alternait avec la suivante en une infime fraction de seconde, apportant toutes leurs contributions respectives à la composition d'une symphonie dantesque et cacophonique en raison de leurs tonalités légèrement différentes. La couleur déjà insipide et terne des murs qui enserraient sa geôle sembla définitivement s'effacer, et les contours des objets qui l'entouraient perdirent progressivement de leur précision, jusqu'à former un ensemble flou et tremblotant. La sourde rumeur s'amplifia encore, jusqu'à ce que notre homme en vînt cette fois-ci à l'identifier à une série de craquements et de déchirements, comme si le monde autour de lui en venait à se désagréger à un rythme qui s'accélérait progressivement.

Quelques instants plus tard, les murs se fissurèrent effectivement, mais non pas comme des murs de béton devraient se fissurer. Notre homme s'élança vers la fenêtre inoccupée, celle qui donnait sur la large avenue, et poussa un cri si déformé qu'il aurait eu du mal à le reconnaître comme étant le sien. La ville grise et sans âme, dont la monotonie figée avait fini par le rendre à moitié fou, semblait se fissurer à son tour, au même titre que le ciel nocturne qui la surplombait, à la manière d'une ridicule feuille de papier.

Et, au travers des failles qu'engendraient ces déchirures successives, alors même que la cacophonie dantesque redoublait encore d'ampleur, l'homme entrevit un nouveau décor qui s'était jusque-là dissimulé derrière ce monde qu'il avait toujours cru si réel et intangible. Au début, il crut n'avoir affaire qu'à la ténébreuse

immensité du cosmos, mais d'une noirceur dénuée d'étoiles comme il n'aurait jamais pu imaginer qu'elle puisse exister, et qui monopolisait tout son champ de vision. Puis les ténèbres adoptèrent lentement une forme qui ressemblait à un gigantesque nuage. Et ce dernier se mit néanmoins à rétrécir suffisamment pour dévoiler ses contours incertains et laisser deviner autour de lui la présence d'un espace moins obscur, parcouru d'étoiles inconnues, de planètes sans nom et de comètes scintillantes.

Mais le « nuage », lui, n'avait rien perdu de sa noirceur extrême, et l'homme trembla en constatant que celui-ci était bien doté d'une vie propre, tremblant et bouillonnant. Sa surface était constamment parcourue de convulsions obscènes, tels d'étranges pseudopodes qui en émergeaient pour disparaître presque aussitôt avant de se trouver relayés par d'autres excroissances grotesques qui se comportaient de la même manière. Et, tandis que résonnèrent cette fois-ci à ses oreilles le battement dément de tambours cachés ainsi que le son discordant d'horribles flûtes, il crut entrevoir des formes naines aux traits indescritibles tourbillonnant tout en s'approchant lentement de la noirceur chaotique. Aspirées par cette dernière, elle s'y engloutissait en poussant d'horribles gémissements, comme si elles se fondaient littéralement en elle.

Il est écrit quelque part – dans des notes fragmentaires laissées derrière lui par ce même rêveur de Providence dont avait parlé le vieillard – que certaines parties de l'empire des songes, à la faveur du sommeil ou de rêveries au cours de l'éveil, ne devraient jamais être abordées par des habitants de notre univers. Et ceci à moins que ces derniers ne soient assez fous pour consentir à y perdre à jamais leur âme et leur raison. Car, ajoutait-il, en un temps où les Dieux du Monde Extérieur s'étaient montrés un peu plus miséricordieux qu'ils ne le devinrent par la suite, ils avaient accordés à la race humaine l'insigne faveur d'occulter à leurs yeux la terrible réalité de l'univers. A cette fin, ils avaient forgé pour eux un univers factice au sein duquel, en dépit des imperfections de ce dernier, ils pourraient vivre certes dans l'erreur, mais du moins à l'abri de tout ce qui est

démentiel et innommable.

Mais pour l'heure, notre homme, les yeux obstinément clos, repose toujours dans l'une des chambres du sanatorium de New York. Les savants s'interrogent en vain sur la nature de cette étrange catatonie qui semble s'être emparée de lui. Le patient est artificiellement alimenté puisqu'il ne peut esquisser le moindre geste, à fortiori exprimer le moindre propos. Aucune tentative de déclencher quelques stimuli en lui n'est jamais parvenue à l'extirper de ce coma singulier. Tout ce que l'on pouvait en dire, était que l'un des occupants de son triste immeuble l'avait trouvé dans cet état, alors qu'il venait apparemment de basculer depuis le troisième étage de ce dernier. Peut être s'était-il trop penché depuis l'une des deux fenêtres de son appartement, celle qui donnait sur l'arrière, et qui surplombait la courette intérieure.

Pour son bonheur – mais le qualificatif était-il vraiment approprié en la circonstance ? – notre homme s'était trouvé brutalement stoppé dans sa chute en heurtant l'un des paliers de l'escalier de secours situé juste à l'étage inférieur.

Toutefois, une expérience – d'ailleurs contestée par de nombreux spécialistes – aboutit néanmoins à un résultat. En 1924, soit deux ans après l'événement, un physiologiste allemand du nom de Hans Berger, proposa ses services pour tenter d'analyser l'activité électrique du cerveau du patient en plaçant des électrodes sur son cuir chevelu – un procédé qu'il avait baptisé « électro-encéphalographie ».

Ses conclusions suscitèrent d'autant plus le scepticisme que Berger avait déclaré avoir été en mesure de repérer l'existence de signaux émis par le cerveau de l'homme, des signaux émis à un intervalle régulier, et qu'il identifia à de l'alphabet morse. Or cet alphabet ne pouvait qu'être familier à ce dernier puisque l'on croyait savoir qu'il avait dû servir comme radio- télégraphe sur un destroyer de l'U.S. Navy durant la Grande Guerre.

Ces signaux émettaient, encore et toujours, le même mot, identique, invariable, et incompréhensible pour tout le monde : *AZATHOTH...AZATHOTH...AZATHOTH...*

Eckbolsheim, le 30 juin 2009

À suivre...

Rendez-vous sur [le profil de l'auteur](#) et cliquez sur « suivre cet auteur » pour être alerté lorsque la suite sera publiée.

Merci pour votre lecture.

Vous pouvez maintenant :

- [Donner votre avis à propos de cette œuvre](#)
- [Découvrir d'autres œuvres du même auteur](#)
- [Découvrir d'autres oeuvres dans notre catalogue « Science-fiction, Anticipation »](#)

Ou tout simplement nous rendre visite :

www.atramenta.net

Suivez-nous sur Facebook :

<https://www.facebook.com/atramenta.net>